

La lecture suivie en Humanités Littérature Philosophie en classe Terminale

Maryse CONDÉ, *Moi, Tituba sorcière...*

Mâcon - 31 janvier 2024

Sommaire

1^{ère} partie : pistes possibles sur l'oeuvre

- 1 – Présentation de l'oeuvre et thématiques du programme p. 2
2 – Pistes de travail littéraires et philosophiques pour les extraits n° 1 et n° 3 p. 4

2^{ème} partie : Parcours de l'oeuvre

- 3 - Extrait n° 1 p. 6
Tituba découvre l'oppression d'une autre population (les Indiens), ce qui l'entraîne à la réflexion sur l'opresseur (les Blancs). Première rencontre avec l'hypocrisie sociale et avec l'emprise religieuse qui se met en place dans l'enfance en cultivant la peur.
- 4 - Extrait n° 2 p. 7
A Salem, Tituba finit par incarner ce que les autres voient en elle : un être maléfique. Son statut de « sorcière » lui révèle la noirceur des autres et tous leurs désirs refoulés. Deuxième rencontre avec l'hypocrisie sociale et l'emprise religieuse. Mais cela libère aussi la noirceur de Tituba elle-même au point de changer son identité.
- 5 - Extrait n° 3 p. 8
La prise de conscience de son statut de femme plus opprimée que son compagnon noir, et de l'exclusion des femmes du domaine de l'écriture.
- 6 - Extrait n° 4 p. 9
Tituba se révolte à l'idée qu'elle sera complètement oubliée de l'histoire des sorcières de Salem. Maryse Condé prend la parole.

3^{ème} partie : Parcours philosophique

- 7 – Extrait n° 1 - **Freud, *L'Avenir d'une illusion*** – La croyance religieuse résulte d'une dépendance comparable à une drogue, qui se met en place dans l'enfance. p. 10
8 – Extrait n° 2 - **Freud, *Malaise dans la civilisation*** – Les pulsions agressives sont à l'origine des comportements naturellement violents des hommes à l'égard de leur prochain. ... p. 11
9 – Extrait n° 3 - **Stuart Mill, *De l'assujettissement des femmes*** – La domination des hommes sur les femmes passe par l'intériorisation de la soumission de celles-ci. p. 12
10 – Extrait n° 4 - **Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*** – L'écriture comme instrument d'oppression. p. 13

**Présentation et inscription de l'œuvre dans le programme de Terminale
Humanités Littérature Philosophie**

Présentation de l'oeuvre

Roman publié par Maryse Condé en 1986, c'est le récit d'une esclave noire depuis sa naissance et le début de sa vie dans une île des Antilles, puis sa vie en tant que domestique dans une famille puritaine de la ville américaine de Salem, au moment de l'épisode dit des « Sorcières de Salem ».

Maryse Condé, auteur d'origine guadeloupéenne, veut contribuer à une littérature caribéenne relatant l'histoire et les divisions de sociétés nées de la déshumanisation systématique des Africains lors de la Traite et de l'esclavage. Dans « *Moi, Tituba...* », elle s'empare d'un fait presque anecdotique – dans les archives du procès des Sorcières de Salem, il est fait mention d'une esclave noire – pour se livrer à une réécriture d'un épisode important dans la culture nord-américaine. Souvent relaté dans la littérature et dans l'histoire politique, cette histoire devient l'exemple des dangers que constituent le fanatisme religieux et l'isolement des communautés de colons américains, mais elle est aussi un exemple célèbre d'erreur judiciaire.

L'expression de « chasse aux sorcières » est restée, qualifiant la recherche d'individus désignés comme coupables par un parti politique ou un gouvernement. Elle fut notamment utilisée pour qualifier la politique du sénateur McCarthy lorsqu'il fit la chasse aux communistes au sein des administrations américaines et au sein des milieux artistiques, notamment dans l'industrie hollywoodienne du cinéma, au début des années 50. L'écrivain américain Arthur Miller écrivit alors une pièce intitulée *The crucible* (« *Les Sorcières des Salem* » en français) relatant l'épisode initial mais avec la volonté implicite de dénoncer le maccarthysme. Maryse Condé reprend donc un épisode déjà légendaire de l'histoire américaine mais pour le raconter à travers le parcours et avec le regard d'une esclave noire.

Thématiques du programme présentes dans l'oeuvre

Cette œuvre aborde aussi bien des thématiques liées à « la recherche de soi » qu'au thème « Histoire et violence ».

Sur « La recherche de soi »

Pour ce qui est du premier thème, ce roman permet d'aborder les métamorphoses du moi » :

- Sur le plan littéraire à travers un roman d'apprentissage (l'adoption initiale, le nom de l'héroïne, les expériences amoureuses et amicale, le voyage) ; à travers aussi les allers retours entre l'héroïne en chair et son esprit ; enfin à travers les relations complexes entre l'auteur et son personnage, mais aussi entre l'auteur et le lecteur.

- Sur le plan philosophique à travers un personnage confronté à l'aliénation sous différentes formes (rapport d'esclave à maître ; rapport de femme à d'homme), cherchant son identité et la découvrant au travers d'expériences la confrontant à d'autres oppressions (celle des Juifs et des Amérindiens) ; à travers une histoire qui montre différents personnages en proie à des identités socialement établies, et à la dimension inconsciente de ces identités et des croyances qui les soutiennent.

D'autres pistes sont également possibles pour traiter le thème des « expressions de la sensibilité » : notamment le rapport magique à la nature et la forme littéraire du « réalisme merveilleux » ; et la question philosophique d'une inscription dans les corps des cultures et croyances, particulièrement l'hyper-sensibilité née d'une interprétation superstitieuse des événements.

Sur « Histoire et violence »

Mais nous avons choisi de privilégier ce second thème – « Histoire et violence » - et de le traiter entièrement à travers la lecture suivie de cette œuvre.

Sur le plan littéraire, l'œuvre permet d'aborder la question d'une écriture mettant en évidence les rapports entre histoire individuelle et histoire collective, et pose la question littéraire de l'invention d'un témoignage fictif à partir de la trace d'une existence authentique, c'est-à-dire d'exposer une réalité occultée par l'histoire officielle en recourant à la fiction. Elle pose donc la question de l'écriture de ces histoires, notamment sous la forme littéraire d'une réécriture des « *slave narratives* ».

Sur le plan philosophique, c'est une œuvre abordant toute la violence historique liée à l'esclavage d'une part (pariade, arrachement à la terre d'origine, reniement de l'identité, animalisation par les maîtres), mais aussi liée à la superstition religieuse et à la folie collective d'autre part.

En ce sens, elle permet de s'interroger philosophiquement sur les raisons et le sens éventuel de cette violence qui se déploie non seulement dans la relation entre maîtres et esclaves, mais aussi à l'intérieur même d'une société d'hommes libres. Elle permet d'aborder les processus de déshumanisation à l'œuvre dans l'exploitation et la domination systématique des esclaves, ainsi que le rôle joué par la religion dans ces processus.

Enfin, sur les plans aussi bien littéraire que philosophique, cette œuvre aborde la question de l'écriture et de la réécriture de l'histoire, notamment à travers la relation d'un épisode devenu célèbre.

Pistes de travail sur les extraits de l'œuvre et les extraits philosophiques

Lecture suivie – principes de travail

Par « lecture suivie », nous entendons le fait que les élèves liront entièrement l'œuvre de leur côté, et qu'en parallèle nous étudierons en classe quatre extraits sélectionnés (voir suite de ce dossier).

Par ailleurs, l'analyse de ces quatre extraits sera l'occasion d'aborder différents thèmes liés à celui du programme à travers des lectures aussi bien littéraires que philosophiques.

A ce « parcours littéraire », on associera un « parcours philosophique » proposant des aperçus sur certaines théories présentes derrière les concepts mobilisés lors des analyses philosophiques : l'oppression et les relations de domination ; l'écriture de l'histoire et plus généralement l'écriture, et son inscription dans ces relations de domination ; l'inconscient et les désirs refoulés ; les pulsions d'agressivité et le conflit avec la civilisation.

Pour chaque extrait, on peut passer à l'extrait philosophique correspondant à partir d'expressions ou de mots précis présents dans le texte de Tituba. Par exemple, dans l'extrait de « Tituba » n° 1 « la potion amère » que le constitue l'influence du puritaine de Samuel Parris renvoie directement au « poison doux, doux-amer » évoqué par Freud quant à la religion. Ou dans l'extrait de « Tituba » n° 2, l'expression « assouvir d'inavouables désirs de vengeance, (...) faire mal par tous les moyens » renvoie pratiquement mot pour mot à « satisfaire sur lui son agression, (...) le faire souffrir, le martyriser et le tuer » chez Freud quant à l'agressivité pulsionnelle.

Parcours de l'œuvre – Pistes sur les extraits n° 1 et n° 3 de « Moi, Tituba... »

Tituba - Extrait n° 1 : l'oppression des Indiens et l'éducation religieuse

Approche littéraire :

- Des stratégies narratives qui s'opposent à l'aliénation dont souffrent les personnages et l'usage du détour chez Maryse Condé.
- Une narration faussement simple cachant un réseau de métaphores : métaphore filée de l'enfer, Babylone, paraboles bibliques.
- Un dialogue qui oppose une vision stéréotypée (John Indien) et l'analyse du processus d'aliénation.
- Une narratrice ironique qui s'est émancipée (superposition d'une réflexion sur la domination en situation d'esclavage et de la domination hommes / femmes).
- Un discours religieux (celui de S. Parris) qui interdit la parole et l'invention.

Approche philosophique :

- L'oppression des Indiens et des esclaves noirs par les Blancs, ainsi que la duplicité de ces derniers, peut se lire avec les concepts que Rousseau développe dans le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* : le vol de la terre des Indiens renvoie directement au début de la *Deuxième partie* du Discours « le premier qui ayant enclos un terrain... » ; « l'hypocrisie

du monde des Blancs » renvoie directement à son analyse de l'amour propre, ce dernier se développant dans une société inégale et oppressive.

- Cette évocation des rapports d'exploitation (« la Traite s'intensifiait », « ils ont été dépossédés de leurs terres ») mise en relation avec l'éventuelle culpabilité des Blancs (« ils ont si fort le sentiment d'être damnés ? »), peut être lue directement en fonction du conflit entre les pulsions agressives théorisées par Freud (qui prennent prétexte du rapport économique pour se déployer) et la tentative de la civilisation de les condamner (Freud – extrait n° 2 du parcours philosophique).

- Pour toute la fin du texte concernant l'éducation religieuse de l'enfant (Betsey) : recours à une forme d'intoxication (« potion amère ») mais aussi à l'entretien d'une peur permanente qui renvoie à l'analyse freudienne (Freud – extrait n° 1 du parcours philosophique).

Tituba - Extrait n° 3 : l'oppression des femmes par les hommes et leur exclusion de l'écrit

Approche littéraire

- Usage de la parodie émancipatrice : Hester Prynne, personnage tiré de *La Lettre écarlate* d'Hawthorne, reprise ici pour incarner une figure féministe.

- Scène de répétition quasiment théâtrale basée sur l'apprentissage des stéréotypes et des contes pour enfants, dans le cadre d'un passage humoristique.

- Ironie sur l'impossibilité d'écrire pour les femmes avec un effet réflexif : Hester est le personnage d'un homme mais réécrit par une autrice. Nécessité de réfléchir sur le statut d'auteur.

- Idéal du gynécée. Mais mise à distance d'autres stéréotypes ou excès possibles (exemple des utopies féministes).

- Possibilité d'étudier un discours rapporté et son rôle dans l'extrait.

Approche philosophique

- L'universalité de l'oppression des femmes par les hommes depuis l'Antiquité : l'instauration du mariage et de la domination masculine associée à la propriété privée (Engels, *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*) ; ou l'assujettissement des femmes et la mise en place consciente d'un rapport de dépendance analysée par Stuart Mill (Stuart Mill – extrait n°3 du parcours philosophique) ;

- L'écriture comme moyen d'oppression : thèse de Rousseau dans le *Discours sur les sciences et les arts* ; reprise par Lévi-Strauss dans *Tristes tropiques* (Lévi-Strauss – extrait n° 4 du parcours philosophique).

Parcours de l'œuvre

➤ **Extrait n° 1**

A travers ce que lui raconte son compagnon, John Indien, Tituba découvre l'oppression d'une autre population (les Indiens), ce qui l'entraîne à réfléchir sur l'opresseur (les Blancs). Première rencontre avec l'hypocrisie sociale et avec l'emprise religieuse qui se met en place dans l'enfance en cultivant chez eux une certaine peur.

« C'est alors que John Indien trouva à se louer dans une taverne dénommée *The Black Horse*. Il avait pour tâche d'entretenir le feu dans les énormes cheminées devant lesquelles les clients se chauffaient, de balayer, de vider les déchets. Il me revenait aux premières lueurs du jour, puant le brandy ou le stout, mais des reliefs de nourriture dissimulés dans ses vêtements. Il me racontait d'une voix traînante et endormie :

- Ma reine, si tu savais la vie qui se mène dans cette ville de Boston, à deux pas des censeurs d'Eglise comme notre Samuel Parris, tu n'en croirais pas tes yeux ni tes oreilles. Putes, marins, un anneau à l'oreille, capitaines aux cheveux gras sous leurs chapeaux à trois cornes et même, gentilshommes connaisseurs de la Bible avec femme et enfants au foyer. Tout ce monde se soûle, jure, fornique. Oh ! Tituba, tu ne peux comprendre l'hypocrisie du monde des Blancs !

Je le mettais au lit qu'il bavardait encore.

Étant donné son humeur, il ne tarda pas à se faire de nombreux amis et il me rapportait leurs conversations. Il m'apprit que la Traite s'intensifiait. C'est par milliers que les nôtres étaient arrachés d'Afrique. Il m'apprit que nous n'étions pas le seul peuple que les Blancs réduisaient en esclavage mais qu'ils asservissaient aussi les Indiens, premiers habitants de l'Amérique, comme de notre chère Barbade.

Je l'écoutais avec stupeur et révolte :

- Au Black Horse, travaillent deux Indiens. Tu verrais comme on les traite. Ils m'ont raconté comment ils ont été dépossédés de leurs terres, comment les Blancs ont décimé leurs troupeaux et ont répandu parmi eux « l'eau de feu » qui en peu de temps conduit un homme à sa tombe. Ah ! les Blancs !

Ces histoires me rendaient perplexe et je tentais de comprendre :

- C'est peut-être parce qu'ils ont fait tant de mal à tous leurs semblables, à ceux-là parce qu'ils ont la peau noire, à ceux-là parce qu'ils l'ont rouge, qu'ils ont si fort le sentiment d'être damnés ?

John était bien incapable de répondre à ces interrogations qui d'ailleurs ne lui effleuraient pas l'esprit. De nous tous, il était certainement le moins malheureux !

Il est certain que Samuel Parris ne me confiait pas ses pensées, mais à le voir, enfermé dans la maison comme bête en cage, priant interminablement ou feuilletant son livre redoutable, il m'était aisé d'en deviner le cours ! Sa présence constante agissait sur nous comme potion amère. Plus de furtifs et tendres échanges, plus de contes racontés en vitesse, plus de chansons fredonnées en sourdine ! Au lieu de cela, il se mit en tête d'apprendre ses lettres à Betsey et se servit d'un formidable syllabaire :

A – Dans la chute d'Adam

Nous sommes tous entraînés

B – Seule la Bible

Peut sauver nos vies.

C – Le Chat joue

Mais après écorche...

Et ainsi de suite ! La pauvre Betsey, déjà si fragile et impressionnable, pâlisait et frissonnait. »

Parcours de l'œuvre

➤ **Extrait n° 2**

À Salem, Tituba finit par incarner ce que les autres voient en elle : un être maléfique. Son statut de « sorcière » lui révèle la noirceur des autres et tous leurs désirs refoulés. Deuxième rencontre avec l'hypocrisie sociale et l'emprise religieuse. Mais cela libère aussi la noirceur de Tituba elle-même au point de changer son identité.

« Je n'avais pas pris la pleine mesure des ravages que causait la religion de Samuel Parris ni même compris sa vraie nature avant de vivre à Salem. Imaginez une étroite communauté d'hommes et de femmes, écrasés par la présence du Malin parmi eux et cherchant à le traquer dans toutes ses manifestations. Une vache qui mourait, un enfant qui avait des convulsions, une jeune fille qui tardait à connaître son flot menstruel et c'était matière à spéculations infinies. Qui, s'étant lié par un pacte avec le terrible ennemi, avait provoqué ces catastrophes ? (...) Moi-même, je m'empoisonnais à cette atmosphère délétère et je me surprénais, pour un oui pour un non, à réciter des litanies protectrices ou à accomplir des gestes de purification. J'avais, en outre, des raisons très précises d'être troublée. À Bridgetown [à la Barbade], Susanna Endicott m'avait déjà appris qu'à ses yeux, ma couleur était signe de mon intimité avec le Malin. De cela cependant, je pouvais sourire comme des élucubrations d'une mégère rendue encore plus amère par la solitude et l'approche de la vieillesse. À Salem, cette conviction était partagée par tous.

Il y avait deux ou trois serviteurs noirs dans les parages, échoués là je ne sais trop comment et tous, nous étions non pas simplement des maudits, mais des émissaires visibles de Satan. Aussi, l'on venait furtivement nous trouver pour tenter d'assouvir d'inavouables désirs de vengeance, se libérer de haines et de rancoeurs insoupçonnables et s'efforcer de faire mal par tous les moyens. Tel que l'on croyait un époux dévoué ne rêvait que de la mort de sa femme ! Telle que l'on croyait la plus fidèle des épouses était prête à vendre l'âme de ses enfants pour en supprimer le père. Le voisin voulait l'extermination de la voisine, le frère, de la sœur. Il n'était pas jusqu'aux enfants qui ne souhaitaient en finir, de la manière la plus douloureuse qui soit, avec l'un ou l'autre de leurs parents. Et c'était l'odeur fétide de tous ces crimes qui ne cherchaient qu'à être commis, qui achevait de faire de moi une autre femme. Et j'avais beau fixer l'eau bleue de mon bocal en me reportant par la pensée sur les rives de la rivière Ormonde, quelque chose en moi se défaisait lentement et sûrement.

Oui, je devenais une autre femme. Une étrangère à moi-même... »

Maryse Condé, *Moi, Tituba sorcière... noire de Salem*,
Editions Mercure de France, collection Folio, (1986) 2022, pages 104 – 105

Parcours de l'œuvre

➤ **Extrait n° 3**

En prison avec son amie Hester, Tituba prépare sa déposition. Hester, féministe avant l'heure, amène Tituba à prendre conscience de son statut de femme plus opprimée que son compagnon noir, et de l'exclusion des femmes du domaine de l'écriture. C'est Maryse Condé qui prend la parole à travers ce personnage qui incarne ses propres aspirations littéraires.

« Allons, recommençons la leçon. Comment est Satan ? N'oublie pas qu'il a plus d'un déguisement dans son sac. Voilà pourquoi depuis le temps qu'ils courent après, les hommes ne l'ont pas encore attrapé ! Parfois, c'est un homme tout noir...

Là, je l'interrompis avec inquiétude :

- Si je dis cela, ne va-t-on pas songer à John Indien ?
- Elle eut un haussement d'épaules irrité, car elle s'irritait aisément, Hester !
- Laisse-moi la paix avec ton triste sire ! Il ne vaut pas mieux que le mien. Est-ce qu'il ne devrait pas être là à partager ton angoisse ? Blancs ou Noirs, la vie sert trop bien les hommes !

J'évitais de parler à Hester de John Indien, car je savais trop ce qu'elle m'en dirait et n'envisageais pas de le supporter. Cependant, au fond de moi-même quelque chose me soufflait qu'elle disait vrai. La couleur de la peau de John Indien ne lui avait pas causé la moitié des déboires que la mienne m'avait causée. Même, toutes Puritaines qu'elles fussent, certaines ne s'étaient pas privées d'avoir une petite conversation roucouillante avec lui :

- John Indien, on dit que tu chantes si bien et pas seulement les psaumes !
- Moi, maîtresse !
- Mais oui, quand tu bêches la terre de Deacon Ingersoll, on dit que tu chantes et en même temps...

Et une rancœur peut-être injuste naissait en moi !

Quand nous ne répétions pas ma disposition, Hester et moi parlions de nous-mêmes. Oh, que j'aimais l'entendre parler !

- Je voudrais écrire un livre, mais hélas ! les femmes n'écrivent pas ! Ce sont seulement les hommes qui nous assomment de leur prose. Je fais une exception pour certains poètes. As-tu lu Milton, Tituba ? Ah, j'oubliais, tu ne sais pas lire ! *Paradise Lost*, Tituba, merveille des merveilles !... Oui, je voudrais écrire un livre où j'exposerais le modèle d'une société gouvernée, administrée par les femmes ! Nous donnerions notre nom à nos enfants, nous les élèverions seules...

Je l'interrompais moqueusement :

- Nous ne pourrions pas les faire toutes seules, tout de même !

Elle s'attristait :

- Hélas, non ! Il faudrait que ces brutes abhorrées participent l'espace d'un moment...

Je la taquinais :

- Un moment pas trop court ! J'aime bien prendre mon temps.

Elle finissait par rire et m'attirait contre elle :

- Tu aimes trop l'amour, Tituba ! Je ne ferai pas de toi une féministe !
- Une féministe ! qu'est-ce que c'est que cela ? »

Parcours de l'œuvre

➤ **Extrait n° 4**

Alors qu'elle est emmenée par les autorités pour être jugée et condamnée, Tituba se révolte à l'idée qu'elle sera complètement oubliée de l'histoire des sorcières de Salem. Au-delà de la justice de son époque, elle subira donc aussi la sanction d'un tribunal de l'histoire qui a effacé jusqu'à l'identité des millions d'esclaves qui ont vécu sur ces territoires d'Amérique. Dans cet extrait, c'est aussi Maryse Condé qui prend la parole directement à travers son personnage, nous livrant la trace originelle de la véritable Tituba qui a donné lieu à son projet, mais aussi son intention d'écrire ainsi une histoire qui n'a jamais été écrite : celle d'une femme esclave noire des Antilles, et à travers elle de tous les esclaves.

« Je passe sur le trajet jusqu'à Ipswich. Les habitants des villages environnants, Topsfield, Beverley, Lynn, Malden, se précipitaient sur le bord des routes pour me voir trébucher, attachée, à la selle du cheval du robuste maréchal Herrick et me jetaient des pierres.

Les arbres dénudés semblaient des croix de bois et mon calvaire n'en finissait pas.

Au fur et à mesure que j'avancais, un sentiment violent, douloureux, insupportable déchirait ma poitrine.

Il me semblait que je disparaissais complètement.

Je sentais que dans ces procès des sorcières de Salem qui feraient couler tant d'encre, qui exciteraient la curiosité et la pitié des générations futures et apparaîtraient à tous comme le témoignage le plus authentique d'une époque crédule et barbare, mon nom ne figurerait que comme celui d'une comparse sans intérêt. On mentionnerait çà et là « une esclave originaire des Antilles » et pratiquant vraisemblablement le « hodo » . On ne soucierait ni de mon âge ni de ma personnalité. On m'ignorerait.

Dès la fin du siècle, des pétitions circuleraient, des jugements seraient rendus qui réhabiliteraient les victimes et les restitueraient à leur descendance leurs biens et leur honneur. Moi, je ne serai jamais de celles-là. Condamnée à jamais, Tituba !

Aucune, aucune biographie attentionnée et inspirée recréant ma vie et mes tourments !

Et cette future injustice me révoltait ! Plus cruelle que la mort ! »

**Maryse Condé, *Moi, Tituba sorcière... noire de Salem*,
Editions Mercure de France, collection Folio, (1986) 2022, pages 172 - 173**

Parcours philosophique

En écho à l'extrait n° 1 de « Tituba... », voici une approche philosophique comparant elle aussi la croyance religieuse à un poison. On retrouve l'ambivalence de la culture nord-américaine associant le puritanisme religieux et le recours à l'alcool.

➤ **Extrait n° 1**

Dans son livre sur « L'avenir d'une illusion », Freud propose une analyse de la religion à partir des concepts de la psychanalytique. Il montre notamment comment la croyance religieuse relève d'une névrose qui se met en place durant l'enfance, un peu comme une intoxication chimique. Un aspect essentiel de cette croyance est qu'elle promet une protection illusoire tout en entretenant une crainte permanente dans l'esprit du sujet croyant.

« C'est certainement une entreprise insensée que de vouloir supprimer de force et d'un seul coup la religion. Surtout du fait que cela est sans espoir. Le croyant ne se laisse pas arracher sa croyance, ni par des arguments, ni par des interdits. Mais si cela réussissait chez quelques-uns, ce serait une cruauté. Celui qui, des décennies durant, a pris un somnifère ne peut naturellement pas dormir si on le lui retire. Que l'action des consolations religieuses puisse être assimilée à celle d'un narcotique, voilà qui est joliment illustré par ce qui se passe en Amérique. Là-bas, on veut, visiblement sous l'influence de la domination des femmes, retirer aux êtres humains tous les stimulants, stupéfiants et excitants, et en dédommagement, on les gave de la crainte de Dieu. [...]

Je vous contredis donc lorsque vous en arrivez à déduire que l'homme, en tout état de cause, ne peut se passer du réconfort de l'illusion religieuse et que, sans elle, il ne supporterait pas le poids de la vie, la cruelle réalité effective. Bien sûr, il ne la supporterait pas, l'homme à qui vous avez infusé dès l'enfance ce poison doux – ou doux-amer. Mais l'autre, celui qui a été élevé dans la sobriété ? Celui qui ne souffre pas de névrose n'a peut-être pas besoin non plus d'intoxication pour étourdir cette névrose. Il est certain que l'homme se trouvera alors dans une situation difficile, il devra s'avouer toute sa détresse et son infirmité dans les rouages du monde, n'étant plus le centre de la création ni l'objet de la tendre sollicitude d'une Providence bienveillante. Il sera dans la même situation que l'enfant qui a quitté la maison paternelle dans laquelle il se sentait bien au chaud et à l'aise. Mais l'infantilisme est destiné à être surmonté, n'est-ce pas ? L'être humain ne peut pas rester éternellement enfant, il faut qu'il finisse par sortir à la rencontre de la « vie hostile ». Il est permis d'appeler cela « l'éducation à la réalité ».

Sigmund Freud, *L'Avenir d'une illusion*, 1927

Parcours philosophique

En écho à l'extrait n° 2 de « Tituba... », voici une théorie philosophique évoquant le caractère naturellement mauvais de l'homme à l'égard de son prochain.

➤ **Extrait n° 2**

Dans son livre sur « Malaise dans la civilisation », Freud propose une analyse de la violence omniprésente dans la société contemporaine, notamment à travers la guerre. Il attribue ces comportements violents à une tendance naturelle à l'agressivité et il ramène l'ensemble des règles et normes de la civilisation à une tentative sans cesse renouvelée de juguler ces pulsions agressives. Écrit à la toute fin des années 1920, après la boucherie de la Première guerre mondiale et dans une Europe en proie à la violence politique, notamment fasciste, son analyse est empreinte de pessimisme.

« L'homme n'est pas un être doux, avide d'amour, qui tout au plus serait capable de se défendre s'il est attaqué ; mais [...] parmi les pulsions qui lui ont été données, il peut compter aussi une part puissante de penchant à l'agression. En conséquence de quoi, le prochain ne représente pas seulement pour lui un auxiliaire ou un objet sexuel, mais aussi une tentation de satisfaire sur lui son agression, d'exploiter sans dédommagement sa force de travail, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'emparer de son bien, de l'humilier, de le faire souffrir, de le martyriser et de le tuer. *Homo homini lupus* ; qui aura le courage, après toutes les expériences de la vie et de l'Histoire, de contester cette phrase ? En règle générale, cette agression cruelle attend une provocation, ou se met au service d'une autre intention dont le but pourrait aussi être atteint par des moyens plus doux. Dans les circonstances qui lui sont favorables, lorsque tombent les forces psychiques qui s'opposaient à elle et la réfrénaient, elle se manifeste spontanément aussi, l'homme se révèle une bête sauvage, étrangère à l'idée d'épargner sa propre espèce. [...]

L'existence de ce penchant à l'agression, que nous pouvons ressentir en nous-mêmes et présupposer à bon droit chez autrui, est le facteur qui perturbe notre relation au prochain et oblige la culture aux efforts qu'elle déploie. Par suite de cette hostilité primaire des hommes les uns envers les autres, la société culturelle est sans cesse menacée de ruine. L'intérêt de la communauté de travail n'en maintiendrait pas la cohésion, les passions de type pulsionnel sont plus fortes que les intérêts rationnels. La culture doit tout mettre en œuvre pour poser des barrières aux pulsions d'agression des hommes et tenir en respect ses manifestations par des formes de réactions psychiques. De là la mise en œuvre de méthode pour inciter les hommes à l'identification et aux relations d'amour réfrénées dans leur visée, de là la restriction de la vie sexuelle, de là aussi le commandement idéal : aimer son prochain comme soi-même, qui se justifie effectivement par le fait que rien n'est plus contraire à la nature humaine originelle. Malgré tous ses efforts, cette aspiration à la culture n'a pas atteint grand-chose jusqu'ici. »

**Sigmund Freud, *Malaise dans la culture*,
1930, traduction D. Astor, éditions Flammarion, 2019**

Parcours philosophique

En écho à l'extrait n° 3 de « Tituba... », voici une approche philosophique expliquant la domination des hommes sur les femmes par l'incorporation de leur soumission.

➤ **Extrait n° 3**

Dans son livre sur « l'assujettissement des femmes », le philosophe anglais John Stuart Mill défend la cause de l'émancipation des femmes et plaide pour que les femmes accèdent au droit de vote. Il analyse comment les femmes ont intériorisé leur domination par les hommes. C'est une approche voisine du concept d'aliénation développé par Hegel puis par Marx.

« Les maîtres des femmes veulent plus que l'obéissance, aussi ont-ils tourné au profit de leur dessein toute la force de l'éducation. Toutes les femmes sont élevées dès l'enfance dans la croyance que l'idéal de leur caractère est tout le contraire de celui de l'homme ; elles sont dressées à ne pas vouloir par elles-mêmes, à ne pas se conduire d'après leur volonté, mais à se soumettre et à céder à la volonté d'autrui. On nous dit au nom de la morale que la femme a le devoir de vivre pour les autres, et au nom du sentiment que sa nature le veut : on entend qu'elle fasse complète abnégation¹ d'elle-même, qu'elle ne vive que dans ses affections, c'est-à-dire dans les seules qu'on lui permet, l'homme auquel elle est unie, ou les enfants qui constituent entre elle et l'homme un lien nouveau et irrévocable. Que si nous considérons d'abord l'attraction naturelle qui rapproche les deux sexes, puis l'entier assujettissement² de la femme à l'autorité du mari, de la grâce duquel elle attend tout, honneurs et plaisirs, et enfin l'impossibilité où elle est de rechercher et d'obtenir le principal objet de l'ambition humaine, la considération, et tous les autres biens de la société, autrement que par lui, nous voyons bientôt qu'il faudrait un miracle pour que le désir de plaire à l'homme ne devînt pas, dans l'éducation et la formation du caractère de la femme, une sorte d'étoile polaire. Une fois en possession de ce grand moyen d'influence sur l'esprit des femmes, les hommes s'en sont servis avec un égoïsme instinctif, comme du moyen suprême de les tenir assujetties ; ils leur représentent la faiblesse, l'abnégation, l'abdication³ de toute volonté dans les mains de l'homme, comme l'essence de la séduction féminine. »

John Stuart Mill, *De l'assujettissement des femmes*, 1869

- 1 . Abnégation : sacrifice de soi au profit d'autrui
- 2 . Assujettissement : dépendance, soumission
- 3 . Abdication: action de renoncer

Parcours philosophique

En écho à l'extrait n° 3 de « Tituba » où son amie Hester se désole que les femmes n'écrivent pas, et à l'extrait n° 4 de « Tituba... » dans lequel Tituba regrette que personne n'écrive son histoire, voici une approche ethnologique et historique montrant que l'écriture a sans doute toujours été, avant tout, un instrument d'oppression.

➤ Extrait n° 4

Dans son livre « Tristes tropiques », Lévi-Strauss évoque une expérience ethnologique : introduire l'écriture dans une tribu ignorant cette technique. Il observe que le chef se sert de cette nouveauté comme d'un moyen de mieux exercer son pouvoir. C'est l'occasion de développer une thèse proche de celle de Rousseau sur l'écriture qu'il considère comme une invention et une technique servant bien plus l'esclavage que la culture et la liberté des hommes.

« Après tout, pendant des millénaires et même aujourd'hui dans une grande partie du monde, l'écriture existe comme institution dans des sociétés dont les membres, en immense majorité, n'en possèdent pas le maniement. Les villages où j'ai séjourné dans les collines de Chittagong au Pakistan oriental sont peuplés d'illettrés ; chacun a cependant son scribe qui remplit sa fonction auprès des individus et de la collectivité. Tous connaissent l'écriture et l'utilisent au besoin, mais du dehors et comme un médiateur étranger avec lequel ils communiquent par des méthodes orales. Or, le scribe est rarement un fonctionnaire ou un employé du groupe : sa science s'accompagne de puissance, tant et si bien que le même individu réunit souvent les fonctions de scribe et d'usurier, non point seulement qu'il ait besoin de lire et d'écrire pour exercer son industrie ; mais parce qu'il se trouve ainsi, à double titre, être celui qui *a prise* sur les autres.

C'est une chose étrange que l'écriture. Il semblerait que son apparition n'eût pu manquer de déterminer des changements profonds dans les conditions d'existence de l'humanité ; et que ces transformations dussent être surtout de nature intellectuelle. La possession de l'écriture multiplie prodigieusement l'aptitude des hommes à préserver les connaissances. On la concevrait volontiers comme une mémoire artificielle, dont le développement devrait s'accompagner d'une meilleure conscience du passé, donc d'une plus grande capacité à organiser le présent et l'avenir. Après avoir éliminé tous les critères proposés pour distinguer la barbarie de la civilisation, on aimerait au moins retenir celui-là : peuples avec ou sans écriture, les uns capables de cumuler les acquisitions anciennes et progressant de plus en plus vite vers le but qu'ils se sont assigné, tandis que les autres, impuissants à retenir le passé au-delà de cette frange que la mémoire individuelle suffit à fixer, resteraient prisonniers d'une histoire fluctuante à laquelle manqueraient toujours une origine et la conscience durable du projet.

Pourtant, rien de ce que nous savons de l'écriture et de son rôle dans l'évolution ne justifie une telle conception. Une des phases les plus créatrices de l'histoire de l'humanité se place pendant l'avènement du néolithique : responsable de l'agriculture, de la domestication des animaux et d'autres arts. Pour y parvenir, il a fallu que, pendant des millénaires, de petites collectivités humaines observent, expérimentent et transmettent le fruit de leurs réflexions. Cette immense entreprise s'est déroulée avec une rigueur et une continuité attestées par le succès, alors

que l'écriture était encore inconnue. Si celle-ci est apparue entre le IV^{ème} et le III^{ème} millénaire avant notre ère, on doit voir en elle un résultat déjà lointain (et sans doute indirect) de la révolution néolithique, mais nullement sa condition. A quelle grande innovation est-elle liée ? Sur le plan de la technique, on ne peut guère que citer que l'architecture. Mais celle des Egyptiens ou des Sumériens n'était pas supérieure aux ouvrages de certains Américains qui ignoraient l'écriture au moment de la découverte. Inversement, depuis l'invention de l'écriture jusqu'à la naissance de la science moderne, le monde occidental a vécu quelque 5000 années pendant lesquelles ses connaissances ont fluctué plus qu'elles se sont accrues. On a souvent remarqué qu'entre le genre de vie d'un citoyen grec ou romain et celui d'un bourgeois européen du XVIII^{ème} siècle il n'y avait pas grande différence. Au néolithique, l'humanité a accompli des pas de géant sans le secours de l'écriture ; avec elle, les civilisations historiques de l'Occident ont longtemps stagné. Sans doute concevrait-on mal l'épanouissement scientifique du XIX^{ème} et du XX^{ème} siècle sans l'écriture. Mais cette condition nécessaire n'est certainement pas suffisante pour l'expliquer.

Si l'on veut mettre en corrélation l'apparition de l'écriture avec certains traits caractéristiques de la civilisation, il faut chercher dans une autre direction. Le seul phénomène qui l'ait fidèlement accompagnée est la formation des cités et des empires, c'est-à-dire l'intégration dans un système politique d'un nombre considérable d'individus et leur hiérarchisation en castes et en classes. Telle est, en tout cas, l'évolution typique à laquelle on assiste, depuis l'Égypte jusqu'à la Chine, au moment où l'écriture fait son début : elle paraît favoriser l'exploitation des hommes avant leur illumination. Cette exploitation, qui permettait de rassembler des milliers de travailleurs pour les astreindre à des tâches exténuantes, rend mieux compte de la naissance de l'architecture que la relation directe envisagée tout à l'heure. Si mon hypothèse est exacte, il faut admettre que la fonction primaire de la communication écrite est de faciliter l'asservissement. L'emploi de l'écriture à des fins désintéressées, en vue de tirer des satisfactions intellectuelles et esthétiques, est un résultat secondaire, si même il en se réduit pas le plus souvent à un moyen pour renforcer, justifier ou dissimuler l'autre. [...]

Regardons plus près de nous : l'action systématique des Etats européens en faveur de l'instruction obligatoire, qui se développe au cours du XIX^{ème} siècle, va de pair avec l'extension du service militaire et la prolétarianisation. La lutte contre l'analphabétisme se confond ainsi avec le renforcement du contrôle des citoyens par le Pouvoir. Car il faut que tous sachent lire pour que ce dernier puisse dire : nul n'est censé ignorer la loi. »

Claude Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques* (chapitre 28 – La leçon d'écriture)

Editions Pocket, collection « Terre humaine », 2001